

Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1^{re} partie, chapitre 2, §45

Double préhistoire du bien et du mal. — Le concept de bien et de mal a une double préhistoire : c'est à savoir *d'abord* dans l'âme des races et des castes dirigeantes. Qui a le pouvoir de rendre la pareille, bien pour bien, mal pour mal, et qui la rend en effet, qui par conséquent exerce reconnaissance et vengeance, on l'appelle bon ; qui est impuissant et ne peut rendre la pareille, compte pour mauvais. On appartient, en qualité de bon, à la classe des « bons », à un corps qui a un esprit de corps, parce que tous les individus sont, par le sentiment des représailles, liés les uns aux autres. On appartient, en qualité de mauvais, à la classe des « mauvais », à un ramassis d'hommes assujettis, impuissants, qui n'ont point d'esprit de corps. Les bons sont une caste, les mauvais une masse pareille à la poussière. Bon et mauvais équivalent pour un temps à noble et vilain, maître et esclave. Par contre, on ne regarde pas l'ennemi comme mauvais, il peut rendre la pareille. Les Troyens et les Grecs sont chez Homère bons les uns et les autres. Ce n'est pas celui qui nous cause un dommage, mais celui qui est méprisable qui passe pour un mauvais. Dans le corps des bons, le bien est héréditaire ; il est impossible qu'un mauvais sorte d'un si bon terrain. Si, malgré tout, un des bons fait quelque chose d'indigne des bons, on a recours à des expédients ; on reporte par exemple la faute à un dieu, en disant qu'il a frappé le bon d'aveuglement et d'erreur. — C'est *ensuite* dans l'âme des opprimés, des impuissants. Là tout *autre* homme passe pour hostile, sans scrupules, exploiteur, cruel, perfide, qu'il soit noble ou vilain ; mauvais est l'épithète caractéristique d'homme, même de tout être vivant dont on suppose l'existence, d'un dieu ; humain, divin, sont équivalents à diabolique, mauvais. Les marques de bonté, la charité, la pitié sont reçues avec angoisse comme des malices, prélude d'un dénouement effrayant, moyens d'étourdir et de tromper, bref comme des raffinements de méchanceté. Étant donné une telle disposition d'esprit de l'individu, une communauté peut à peine naître ; tout au plus sous sa forme la plus grossière ; si bien que partout où règne cette conception du bien et du mal, la ruine des individus, de leurs familles et de leurs races est proche. — Notre moralité actuelle a grandi sur le terrain des races et des castes *dirigeantes*.

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/Humain, trop humain \(1ère partie\)/Texte entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Humain,_trop_humain_(1ère_partie)/Texte_entier)

Traduction : A. M. Desrousseaux

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, chapitre IX, § 265

Chapitre IX : « Qu'est-ce qui est noble? »

Au risque de scandaliser les oreilles naïves, je pose en fait que l'égoïsme appartient à l'essence des âmes nobles; j'entends affirmer cette croyance immuable qu'à un être tel que « nous sommes » d'autres êtres doivent être soumis, d'autres êtres doivent se sacrifier. L'âme noble accepte l'existence de son égoïsme sans avoir de scrupules, et aussi sans éprouver un sentiment de dureté, de contrainte, de caprice, mais plutôt comme quelque chose qui doit avoir sa raison d'être dans la loi fondamentale des choses. Si elle voulait donner un nom à cet état de fait, elle dirait : « c'est la justice même ». Elle s'avoue, dans des circonstances qui d'abord la font hésiter, qu'il y a des êtres dont les droits sont égaux aux siens ; dès qu'elle a résolu cette question du rang, elle se comporte envers ses égaux, privilégiés comme elle, avec le même tact dans la pudeur et le respect délicat que dans son commerce avec elle-même, — conformément à un mécanisme céleste qu'elle connaît de naissance comme toutes les étoiles. C'est encore un signe de son égoïsme, que cette délicatesse et cette circonspection dans ses rapports avec ses semblables. Chaque étoile est animée de cet égoïsme : elle s'honore *elle-même* dans les autres étoiles et dans les droits qu'elle leur abandonne ; elle ne doute pas que cet échange d'honneurs et de droits, comme l'essence de tout commerce, n'appartienne aussi à l'état naturel des choses. L'âme noble prend comme elle donne, par un instinct d'équité passionné et violent qu'elle a au fond d'elle-même. Le concept « grâce » n'a pas de sens, n'est pas en bonne odeur *inter pares* ; il peut y avoir une manière sublime de laisser descendre sur soi les bienfaits d'en haut et de les boire avidement comme des gouttes de rosée, mais une âme noble n'est pas née pour cet art et pour cette attitude. Son égoïsme ici fait obstacle : elle ne regarde pas volontiers « en haut », mais plutôt *devant* elle, lentement et en ligne droite, ou vers en bas : — *elle sait qu'elle est sur la hauteur*.

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Par_delà_le_bien_et_le_mal/Chapitre_IX._Qu'est-ce_qui_est_noble_%3F

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Humain, trop humain*, 2^e partie***Le voyageur et son ombre*, §44**

Degrés de la morale. — La morale est d'abord un moyen pour conserver la communauté, d'une façon générale, et pour la préserver de sa perte ; elle est, en second lieu, un moyen pour conserver la communauté à un certain niveau et pour lui garder certaines qualités. Les motifs de conservation sont la crainte et l'espoir, des motifs d'autant plus puissants et d'autant plus grossiers que le penchant vers les choses fausses, exclusives et personnelles est encore très vif. Il faut se servir ici des moyens d'intimidation les plus épouvantables, tant que des moyens plus bénins ne font aucun effet et tant que cette double manière de conservation ne se laisse pas atteindre autrement (un de ces moyens les plus violents c'est l'invention d'un au-delà avec un enfer éternel). On a besoin de tortures de l'âme et de bourreaux pour exécuter ces tortures. D'autres degrés de la morale, moyens pour arriver au but indiqué, sont représentés par les commandements d'un dieu (telle la loi mosaïque) ; d'autres encore, degrés supérieurs, par les commandements d'une idée du devoir absolu avec le fameux « tu dois ». — Ce sont là des degrés assez grossièrement taillés, mais des degrés larges, attendu que les hommes ne s'entendent pas encore à poser leur pied sur des degrés plus étroits et plus délicats. Vient ensuite une morale du penchant, du goût, et enfin celle de l'intelligence — qui est au-dessus de tous les motifs illusionnaires de la morale, mais qui s'est rendu compte que longtemps il n'a pas été possible à l'humanité d'en avoir d'autres.

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Voyageur_et_son_Ombre
Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Humain, trop humain*, 1^{re} partie, chapitre 1, §16

Apparence et chose en soi. — Les philosophes ont accoutumé de se mettre devant la vie et l'expérience devant ce qu'ils appellent le monde de l'expérience — comme devant un tableau, qui a été déroulé une fois pour toutes et représente immuablement, invariablement, la même scène : cette scène pensent-ils, doit être bien expliquée pour en tirer une conclusion sur l'être qui a produit le tableau : de cet effet donc à la cause, partant à l'inconditionné, qui est toujours regardé comme la raison suffisante du monde de l'apparence. Contre cette idée, l'on doit, en prenant le concept du métaphysique exactement pour celui de l'inconditionné, *conséquemment aussi de l'inconditionnant*, tout au rebours nier toute dépendance entre l'inconditionné (le monde métaphysique) et le monde connu de nous : si bien que dans l'apparence n'apparaisse *absolument pas* la chose en soi, et que toute conclusion de l'une à l'autre soit à repousser. D'un côté, on ne tient pas compte de ce fait, que ce tableau — ce qui, pour nous, hommes, s'appelle actuellement vie et expérience — est devenu peu à peu ce qu'il est, même est encore entièrement dans le *devenir*, et par cette raison ne saurait être considéré comme une grandeur stable, de laquelle on aurait le droit de tirer ou même seulement d'écarter une conclusion sur le créateur (la cause suffisante). C'est parce que nous avons, depuis des milliers d'années, regardé le monde avec des prétentions morales, esthétiques, religieuses, avec une aveugle inclination, passion ou crainte, et pris tout notre saoul des impertinences de la pensée illogique, que ce monde est *devenu* peu à peu si merveilleusement bariolé, terrible, profond de sens, plein d'âme ; il a reçu des couleurs — mais c'est nous qui avons été les coloristes : l'intelligence humaine, à cause des appétits humains, des affections humaines, a fait apparaître cette « apparence » et transporté dans les choses ses conceptions fondamentales erronées. Tard, très tard, elle se prend à réfléchir : et alors le monde de l'expérience et la chose en soi lui paraissent si extraordinairement divers et séparés qu'elle repousse la conclusion de celui-là à celle-ci — ou réclame, d'une manière mystérieuse à faire frémir, l'*abdication* de notre intelligence, de notre volonté personnelle : pour arriver à l'essence par *cette voie*, que l'on *devienne essentiel*. Inversement, d'autres ont recueilli tous les traits caractéristiques de notre monde de l'apparence — c'est-à-dire de la représentation du monde sortie d'erreurs intellectuelles et à nous transmise par l'hérédité — et, *au lieu d'accuser l'intelligence comme coupable*, ont rendu responsable l'essence des choses, à titre de cause de ce caractère réel très inquiétant du monde, et prêché

l'affranchissement de l'Être. — De toutes ces conceptions, la marche constante et pénible de la science, célébrant enfin une bonne fois son plus haut triomphe dans une *histoire de la genèse de la pensée*, viendra à bout d'une manière définitive, dont le résultat pourrait peut-être aboutir à cette proposition : ce que nous nommons actuellement le monde est le résultat d'une foule d'erreurs et de fantaisies, qui sont nées peu à peu dans l'évolution d'ensemble des êtres organisés, se sont entrelacées dans leur croissance, et nous arrivent maintenant par héritage comme un trésor accumulé de tout le passé, — comme un trésor : car la *valeur* de notre humanité repose là-dessus. De ce monde de la représentation, la science sévère peut effectivement délivrer seulement dans une mesure minime — quoique cela ne soit pas d'ailleurs à souhaiter, — par le fait qu'elle ne peut rompre radicalement la force des habitudes antiques de sentiment : mais elle peut éclairer très progressivement et pas à pas l'histoire de la genèse de ce monde comme représentation — et nous élever, au moins pour quelques instants, au-dessus de toute la série des faits. Peut-être reconnaitrons-nous alors que la chose en soi est digne d'un rire homérique : qu'elle *paraissait* être tant, même tout, et qu'elle est proprement vide, notamment vide de sens.

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/Humain, trop humain \(1ère partie\)/Texte entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Humain,_trop_humain_(1ère_partie)/Texte_entier)

Traduction par A. M. Desrousseaux.

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre quatrième, § 297

Savoir contredire. — Chacun sait maintenant que c'est un signe de haute culture que de savoir supporter la contradiction. Quelques-uns savent même que l'homme supérieur désire et provoque la contradiction pour avoir sur sa propre injustice des indications qui lui étaient demeurées inconnues jusqu'alors. Mais *savoir* contredire, le sentiment de la *bonne* conscience dans l'hostilité contre ce qui est habituel, traditionnel et sacré, — c'est là, plus que le reste, ce que notre culture possède de vraiment grand, de nouveau et de surprenant, c'est le progrès par excellence de tous les esprits libérés : qui est-ce qui sait cela?

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Gai_Savoir/Livre_quatrième

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre cinquième, § 374

Notre nouvel « infini ». — Savoir jusqu'où va le caractère perspectif de l'existence, ou même savoir si l'existence possède encore un autre caractère, si une existence sans explication, sans « raison », ne devient pas de la « déraison », si, d'autre part, toute existence n'est pas essentiellement *explicative* — c'est ce qui, comme de juste, ne peut pas être décidé par les analyses et les examens de l'intellect les plus assidus et les plus minutieusement scientifiques : l'esprit humain, durant cette analyse, ne pouvant faire autrement que de se voir sous ses formes perspectives et *uniquement* ainsi. Il nous est impossible de tourner l'angle de notre regard : il y a une curiosité sans espoir à vouloir connaître quelles autres espèces d'intellects et de perspectives il *pourrait* avoir, par exemple, s'il y a des êtres qui peuvent concevoir le temps en arrière, ou tour à tour en avant et en arrière (par quoi on obtiendrait une autre direction de vie et une autre conception de la cause et de l'effet). J'espère, cependant, que nous sommes au moins, de nos jours, assez éloignés de ce ridicule manque de modestie de vouloir décréter de notre angle que ce n'est que de cet angle que l'on a le *droit* d'avoir des perspectives. Le monde, au contraire, est devenu pour nous une seconde fois infini : en tant que nous ne pouvons pas réfuter la possibilité qu'il *contienne des interprétations à l'infini*. Encore une fois le grand frisson nous prend, — mais qui donc aurait envie de diviniser de nouveau, immédiatement, à l'ancienne manière, ce monstre de monde inconnu ? Adorer peut-être dès lors cet inconnu objectif, comme un inconnu subjectif ? Hélas, il y a trop de possibilités d'interprétation *non divines* qui font partie de cette inconnue, trop de diableries, de bêtises, de folies d'interprétation, — sans compter la nôtre, cette interprétation humaine, trop humaine que nous connaissons...

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Gai_Savoir/Livre_cinquième

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, 1^{re} dissertation, § 12

1^{re} dissertation : « bien et mal », « bon et mauvais »

— Je ne puis ici étouffer un soupir et refouler un dernier espoir. Qu'est-ce donc qui m'est tout à fait insupportable, particulièrement à moi? De quoi ne puis-je absolument pas venir à bout? Qu'est-ce qui me suffoque et m'abat ? Air vicié ! air vicié! Quelque chose de mal venu s'approche de moi; faut-il que je respire les entrailles d'une âme manquée?... Que ne supporte-t-on pas en fait de misères ; de privations, d'intempéries, d'infirmités, de soucis et d'isolements ? Au fond, nous pouvons venir à bout de tout cela, tels que nous sommes, nés pour une existence souterraine, pour une vie de combat ; on finit toujours par revenir à la lumière, l'on a toujours son heure dorée de victoire, — et l'on se dresse alors, tel qu'on est né, infrangible, l'esprit tendu, prêt à atteindre des buts nouveaux, des buts plus difficiles, plus lointains, tendu comme un arc que l'effort ne fait que tendre davantage. — Mais de temps en temps accordez-moi — si du moins vous existez, par-delà le bien et le mal, ô protectrices divines ! — accordez-moi un regard, que je puisse jeter sur quelque être absolument complet, réussi jusqu'au bout, heureux, puissant, triomphant, de la part de qui il y ait encore quelque chose à craindre ! Un regard sur un homme qui justifie l'homme, sur un coup de bonheur qui apporte à l'homme son complément et son salut, grâce auquel on pourrait garder sa foi en l'homme!... Car voici ce qui en est : le rapetissement et le nivellement de l'homme européen cachent notre plus grand danger, ce spectacle rend l'âme lasse... Nous ne voyons aujourd'hui rien qui permette de devenir plus grand, nous pressentons que tout va en s'abaissant, pour se réduire de plus en plus, à quelque chose de plus mince, de plus inoffensif, de plus prudent, de plus médiocre, de plus indifférent encore, jusqu'au superlatif des chinoiseries et des vertus chrétiennes, — l'homme, n'en doutons pas, devient toujours « meilleur »... Oui, le destin fatal de l'Europe est là — ayant cessé de craindre l'homme, nous avons aussi cessé de l'aimer, de le vénérer, d'espérer en lui, de vouloir avec lui. L'aspect de l'homme nous lasse aujourd'hui. — Qu'est-ce que le nihilisme, si ce n'est cette lassitude-là?... Nous sommes fatigués de *l'homme*...

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Généalogie_de_la_morale/Première_dissertation

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, chapitre I, § 10

Chapitre I : « Les préjugés des philosophes »

Le zèle et la subtilité, je dirais presque la ruse que l'on met aujourd'hui partout en Europe à serrer de près le problème du « monde réel » et du « monde des apparences » prête à réfléchir et à écouter ; et celui qui, à l'arrière-plan, n'entend pas parler autre chose que la « volonté du vrai » n'est certes pas doué de l'oreille la plus fine. Dans certains cas fort rares, il se peut qu'une telle « volonté du vrai » soit véritablement en jeu, ce sera quelque intrépidité extravagante et aventureuse, l'orgueil de métaphysicien d'une sentinelle perdue qui préfère une poignée de « certitudes » à toute notre charretée de belles possibilités. Il se peut même qu'il y ait des puritains fanatiques de la conscience qui préfèrent mourir sur la foi d'un néant assuré que sur la probabilité de quelque chose d'incertain. Or, c'est là du nihilisme et l'indice d'une âme désespérée et fatiguée jusqu'à la mort : quelle que soit l'apparence de bravoure que veut se donner une pareille attitude. Il semble cependant qu'il en est autrement chez les penseurs plus vigoureux, qui sont encore animés d'une vitalité plus abondante et plus avide de vivre. Tandis que ceux-ci prennent parti contre l'apparence et prononcent déjà avec orgueil le mot de « perspective », tandis qu'ils estiment aussi peu le témoignage de leur propre corps que celui de l'apparence qui affirme que la terre est immobile, renonçant ainsi, avec une visible insouciance, à l'acquisition la plus certaine (car qu'affirme-t-on aujourd'hui avec plus de certitude, si ce n'est son corps ?) — qui sait, si, au fond, ils ne veulent pas reconquérir quelque chose que l'on possédait jadis *plus sûrement* encore, quelque chose qui fût partie du vieil apanage de la foi, peut-être l'« âme immortelle », peut-être le « Dieu ancien », bref, des idées qui fourniraient une base de la vie plus solide, c'est-à-dire meilleure et plus joyeuse que la base des « idées modernes » ? Il y a là de la *méfiance* à l'égard de ces idées modernes, il y a de l'incrédulité au sujet de tout ce qui a été édifié hier et aujourd'hui ; il s'y mêle peut-être un certain dégoût et une légère ironie à l'égard de cet insupportable *bric-à-brac* d'idées de l'origine la plus diverse, tel que nous apparaît aujourd'hui ce que l'on appelle positivisme, une répugnance du goût plus affiné devant ce bariolage de foire et ces haillons, où parquent ces philosophâtres de la réalité chez qui rien n'est neuf et sérieux, sinon précisément ce bariolage. J'ai idée que c'est en cela qu'il faudrait donner raison à ces sceptiques antiréalistes, à ces minutieux chercheurs de la connaissance : leur instinct qui les chasse hors de la réalité moderne n'a pas été réfuté, — que nous importe leurs voies détournées qui ramènent en arrière ! Ce qu'il y a d'essentiel chez eux, ce n'est pas qu'ils veulent retourner « en arrière », c'est bien plutôt qu'ils veulent — s'en aller. Un peu plus de force, d'élan, de courage, de maîtrise, et ils voudraient *sortir* de tout cela — et non point aller en arrière ! —

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Par_delà_le_bien_et_le_mal/Chapitre_I._Les_préjugés_des_philosophes

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre cinquième, § 346

Notre point d'interrogation. — Mais vous ne comprenez pas cela ! En effet, on aura de la peine à nous comprendre. Nous cherchons les mots, peut-être cherchons-nous aussi les oreilles. Qui sommes-nous donc ? Si, avec une expression ancienne, nous voulions simplement nous appeler impies ou incrédules, ou encore immoralistes, il s'en faudrait de beaucoup que par là nous nous croyions désignés : nous sommes ces trois choses dans une phase trop tardive pour que l'on comprenne, pour que vous puissiez comprendre, messieurs les indiscrets, dans quel état d'esprit nous nous trouvons. Non ! nous ne sentons plus l'amertume et la passion de l'homme détaché qui se voit forcé d'apprêter son incrédulité à son propre usage, pour en faire une foi, un but, un martyre. Au prix de souffrances qui nous ont rendus froids et durs, nous avons acquis la conviction que les événements du monde n'ont rien de divin, ni même rien de raisonnable, selon les mesures humaines, rien de pitoyable et de juste ; nous le savons, le monde où nous vivons est sans Dieu, immoral, « inhumain », — trop longtemps nous lui avons donné une interprétation fausse et mensongère, apprêtée selon les désirs et la volonté de notre vénération, c'est-à-dire conformément à un *besoin*. Car l'homme est un animal qui vénère ! Mais il est aussi un animal méfiant, et le monde ne vaut *pas* ce que nous nous sommes imaginés qu'il valait, c'est peut-être là la chose la plus certaine dont notre méfiance a fini par s'emparer. Autant de méfiance, autant de philosophie. Nous nous gardons bien de dire que le monde a *moins* de valeur : aujourd'hui cela nous paraîtrait même risible, si l'homme voulait avoir la prétention d'inventer des valeurs qui *dépasseraient* la valeur du monde véritable, — c'est de cela justement que nous sommes revenus, comme d'un lointain égarement de la vanité et de la déraison humaines, qui longtemps n'a pas été reconnu comme tel. Cet égarement a trouvé sa dernière expression dans le pessimisme moderne, une expression plus ancienne et plus forte dans la doctrine de Bouddha ; mais le christianisme lui aussi en est plein ; il se montre là d'une façon plus douteuse et plus équivoque, il est vrai, mais non moins séduisante à cause de cela. Toute cette attitude de « l'homme *contre* le monde », de l'homme principe « négateur du monde », de l'homme comme étalon des choses, comme juge de l'univers qui finit par mettre l'existence elle-même sur sa balance pour la trouver trop légère — le monstrueux mauvais goût de cette attitude s'est fait jour dans notre conscience et nous n'en ressentons que du dégoût, — nous nous mettons à rire

rien qu'en trouvant « l'homme *et* le monde » placés l'un à côté de l'autre, séparés par la sublime présomption de la conjonction « *et* » ! Comment donc ? N'aurions-nous pas fait ainsi, rieurs que nous sommes, un pas de plus dans le mépris des hommes ? Et, par conséquent aussi, un pas de plus dans le pessimisme, dans le mépris de l'existence, telle que *nous* la percevons ? Ne sommes-nous pas, par cela même, tombés dans la défiance qu'occasionne ce contraste, le contraste entre ce monde où, jusqu'à présent, nos vénérationnements avaient trouvé un refuge — ces vénérationnements à cause desquelles nous *supportons* peut-être de vivre — et un autre monde *que nous formons nous-mêmes* : c'est là une défiance de nous-mêmes, défiance implacable, foncière et radicale, qui s'empare toujours davantage de nous autres Européens, nous tient toujours plus dangereusement en sa puissance, et pourrait facilement placer les générations futures devant cette terrible éventualité : « Supprimez ou vos vénérationnements, ou bien — *vous-mêmes* ! » Le dernier cas aboutirait au nihilisme ; mais le premier cas n'aboutirait-il pas aussi — au nihilisme ? — C'est là *notre* point d'interrogation !

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Gai_Savoir/Livre_cinquième

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, 2^e dissertation, § 24

2^e dissertation : *la « faute », la « mauvaise conscience » et ce qui leur ressemble*

— Je termine en posant trois problèmes, on s'en doute bien. « Élève-t-on ici un idéal, ou en renverse-t-on un ? » me sera-t-il peut-être demandé... Mais vous êtes-vous jamais assez demandé vous-même à quel prix l'édification de *tout* idéal en ce monde a été possible. Combien pour cela la réalité a dû être calomniée et méconnue, combien on a dû sanctifier de mensonges, troubler de consciences, sacrifier de divinités. Pour que l'on puisse bâtir un sanctuaire, *il faut qu'un sanctuaire soit détruit* : c'est la loi — qu'on me montre un cas où elle n'a pas été accomplie !... Nous autres hommes modernes, nous sommes les héritiers d'une vivisection de consciences, d'un mauvais traitement exercé sur nous-mêmes à travers des milliers d'années : c'est là-dedans que nous avons le plus d'habitude, c'est peut-être pour nous une sorte de maîtrise, et nous y mettons, en tous les cas, notre raffinement, la perversion de notre goût. L'homme a trop longtemps considéré « d'un mauvais œil » ses penchants naturels, de telle sorte que ces penchants ont fini par être de même espèce que la « mauvaise conscience ». Une tentative contraire n'aurait *en soi* rien d'impossible — mais qui donc serait assez fort pour l'entreprendre ? Il s'agirait de confondre avec la mauvaise conscience tous les penchants *anti-naturels*, toutes les aspirations vers l'au-delà, contraires aux sens, aux instincts, à la nature, à l'animal, en un mot, tout ce qui jusqu'à présent a été considéré comme idéal, tout idéal ennemi de la vie, tout idéal qui calomnie le monde. À qui s'adresser aujourd'hui avec de telles espérances et de *telles* prétentions ?... On aurait contre soi précisément les hommes de bien ; puis, comme de raison, les gens nonchalants, conciliants, vaniteux, exaltés ou fatigués... Qu'est-ce qui blesse davantage, qu'est-ce qui sépare plus profondément que de laisser voir quelque chose de la rigueur hautaine avec laquelle on se traite soi-même ? Et par contre que de bienveillance, que d'affection nous témoigne tout le monde, dès que nous faisons comme tout le monde et que nous nous laissons aller comme tout le monde !... Pour atteindre ce but, il faudrait un *autre* genre d'esprits que celui que l'on rencontre à notre époque : des esprits fortifiés par la guerre et la victoire, pour qui la conquête, l'aventure, le danger, la douleur mêmes sont devenus des nécessités ; il faudrait l'habitude de l'air vif des hauteurs, l'habitude des marches hivernales, l'habitude des glaces et des montagnes, et je l'entends dans toutes les acceptions, il faudrait même un genre de sublime méchanceté, une malice suprême et consciente du savoir qui appartient à la pleine santé, il faudrait

en un mot, et c'est triste à dire, cette *grande santé* elle-même ! Mais est-elle possible aujourd'hui ?... À une époque quelconque, dans un temps plus robuste que ce présent veule et découragé, il faudra pourtant qu'il nous vienne, l'homme *rédempteur* du grand amour et du grand mépris, l'esprit créateur que sa force d'impulsion chassera toujours plus loin de tous les « à-côtés » et de tous les « au-delà », l'homme dont la solitude sera méconnue par les peuples comme si elle était une *fuite* devant la réalité — : tandis qu'il ne fera que s'enfoncer, s'abîmer, s'enterrer *dans* la réalité, pour ramener un jour, lorsqu'il reviendra à la rédemption de cette réalité, le rachat de la malédiction que l'idéal actuel a fait peser sur elle. Cet homme de l'avenir qui nous délivrera à la fois de l'idéal actuel et de *ce qui forcément devait en sortir*, du grand dégoût, de la volonté du néant et du nihilisme — ce coup de cloche de midi et du grand jugement, ce libérateur de la volonté qui rendra au monde son but, et à l'homme son espérance, cet antéchrist et antinihiliste, ce vainqueur de Dieu et du néant — *il faut* qu'il vienne un jour...

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/La Généalogie de la morale/Deuxième dissertation](https://fr.wikisource.org/wiki/La_Généalogie_de_la_morale/Deuxième_dissertation)

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Aurore*, chapitre V, § 550

La séduction de la connaissance. — Sur les esprits passionnés un regard jeté sur le seuil de la science agit comme la séduction des séductions; il est à prévoir que ces esprits deviendront ainsi des imaginatifs et, dans le cas le plus favorable, des poètes : tant est grand leur désir du bonheur de la connaissance. Ne vous saisit-il pas par tous les sens, — ce ton de douce séduction que prend la science pour annoncer sa bonne parole, avec cent paroles et le plus merveilleusement dans la cent unième : « Fais disparaître l'illusion, et le « malheur à moi ! » disparaîtra en même temps ; et avec le « malheur à moi » s'en ira aussi la douleur » (Marc Aurèle).

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_\(Nietzsche\)/Livre_cinquième](https://fr.wikisource.org/wiki/Aurore_(Nietzsche)/Livre_cinquième)

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, chapitre III, § 56

Chapitre III : « L'esprit religieux »

Celui qui, mû par une sorte de désir énigmatique, s'est, comme moi, longtemps efforcé de méditer le pessimisme jusque dans ses profondeurs, de délivrer celui-ci de son étroitesse et de sa niaiserie mi-chrétienne, mi-allemande, car c'est sous cet aspect qu'il nous est apparu en dernier lieu durant ce siècle, je veux dire sous forme de philosophie schopenhauérienne. Celui qui a véritablement considéré une fois, sous tous ses aspects, avec un œil asiatique et superasiatique la pensée la plus négatrice qu'il y ait au monde — cette négation de l'univers par-delà le bien et le mal, et non plus, comme chez Bouddha et Schopenhauer, sous le charme et l'illusion de la morale — celui-là s'est peut-être ouvert ainsi les yeux sans le vouloir précisément, pour l'idéal contraire, pour l'idéal de l'homme le plus impétueux, le plus vivant, le plus affirmateur qu'il y ait sur la terre, de l'homme qui n'a pas seulement appris à s'accommoder de ce qui a été et de ce qui est, mais qui veut aussi que le même état de choses continue, *tel qu'il a été et tel qu'il est*, et cela pour toute éternité, criant sans cesse « *bis* », non seulement pour soi, mais pour la pièce tout entière, pour tout le spectacle, et non seulement pour un pareil spectacle, mais au fond pour celui qui a besoin de ce spectacle et le rend nécessaire, parce qu'il a toujours besoin de lui-même et qu'il se rend nécessaire. — Comment ? Ceci ne serait-il pas — *circulus vitiosus deus* ? —

Source : [https://fr.wikisource.org/wiki/Par_delà_le_bien_et_le_mal/Chapitre III. L'esprit religieux](https://fr.wikisource.org/wiki/Par_delà_le_bien_et_le_mal/Chapitre_III._L'esprit_religieux)

Traduction par Henri Albert

Nietzsche, *Le gai savoir*, livre quatrième, § 341

Le poids formidable. — Que serait-ce si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes solitudes et te disait : « Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois ; et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire ! il faut que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre — et aussi cette araignée et ce clair de lune entre les arbres, et aussi cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera retourné toujours à nouveau — et toi avec lui, poussière des poussières ! » — Ne te jetterais-tu pas contre terre en grinçant des dents et ne maudirais-tu pas le démon qui parlerait ainsi ? Ou bien as-tu déjà vécu un instant prodigieux où tu lui répondrais : « Tu es un dieu, et jamais je n'ai entendu chose plus divine ! » Si cette pensée prenait de la force sur toi, tel que tu es, elle te transformerait peut-être, mais peut-être t'anéantirait-elle aussi ; la question « veux-tu cela encore une fois et une quantité innombrable de fois », cette question, en tout et pour tout, pèserait sur toutes tes actions d'un poids formidable ! Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, que tu t'aimes toi-même pour ne plus *désirer autre chose* que cette suprême et éternelle confirmation ! —

Source : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Gai_Savoir/Livre_quatrième

Traduction par Henri Albert